

avait été épris, il s'était abandonné au plaisir d'aimer, sans chercher à faire partager son sentiment à celle qui en était l'objet autrement que par un aveu franc et sincère. Sa conduite et sa conversation avaient discrètement trahi le secret de son cœur, et ne l'avaient point affiché.

En voyant Ernestine, Paul n'avait point été frappé d'un de ces coups de foudre qui ne retentissent guère que dans les romans, un peu pour sauver aux auteurs la peine de donner l'explication naturelle de ce phénomène de l'amour dont on ressent plus facilement les effets que l'on en connaît les causes. En revanche, il avait admiré la fière et douce expression de la jeune fille, le contraste entre la tendresse de son sourire et l'accent mordant de sa parole. Bien vite, le cours de la conversation lui avait révélé d'étroites affinités entre l'esprit de la jeune fille et le sien, des affinités telles qu'il n'en avait jamais découvert de traces que dans les épanchements de quelques amis. Chaque homme qui pense par lui-même a des idées auxquelles il tient particulièrement, et parfois au point de ne les exprimer librement que dans la plus grande intimité intellectuelle. Rien ne le surprend et le flatte comme de les entendre exprimer sous une forme légèrement différente, par une autre personne, et, si cette personne est une femme, la surprise se double d'un charme qui va au cœur.

C'était là la découverte, l'impression première qui avaient séduit Paul, puis était venue la réflexion, toujours rapide et acérée chez les sceptiques :

— Si l'esprit d'Ernestine, s'était-il dit en la laissant après le premier quadrille chez Madame Durand, ressemble au mien, nos cœurs se conviennent-ils aussi bien ? Et s'ils se ressemblent autant, le péril n'est-il pas plus grand que s'ils différaient ? Le scepticisme chez une femme produit promptement l'indifférence du cœur, si toutefois il n'en découle pas. Les naïvetés de l'esprit emportent, en s'évanouissant, les illusions de l'âme. Les femmes ne sont pas comme nous, elles sentent ce qu'elles pensent. Si, une fois mariée, Ernestine ne m'aimait que comme je puis l'aimer, ce ne serait pas assez, j'aurais par mon amour la mesure du sien, et j'en serais malheureux.

Et depuis lors, ces réflexions, ces doutes obsédaient l'esprit de Paul, qui n'avait jamais perdu à ce point son calme. Sans cesse il se posait cette double question :

— Vaut-il mieux une femme qui vous comprenne trop ou une qui ne vous comprenne pas assez ?

Selon qu'il préférerait la première alternative à la seconde, et la